

Denis CROUAN
Dr en théologie cath.

DE TRIBUNE EN TRIBUNE :
LES SOUVENIRS D'UN ORGANISTE "ENGAGÉ"
1954-2020

*Domine, dilexi decorem domus tuae,
et locum habitationis gloriae tuae.*

Psaume 25

I. SOUVENIRS DE MULHOUSE ET D'AFRIQUE

Le plus ancien souvenir que j'ai conservé concernant mon intérêt pour l'orgue dans son contexte liturgique doit dater des environs des années 1954. Mes parents et moi habitions Mulhouse et bien qu'étant de la paroisse Saint-Etienne, la plus importante de la ville, nous allions à la messe célébrée dans la chapelle d'un orphelinat proche, chapelle qui était dévolue aux fidèles catholiques d'origine polonaise, lesquels étaient nombreux, la majorité d'entre eux travaillant dans les mines de potasse qui faisaient l'une des richesses de ce secteur haut-rhinois.

La « messe des Polonais », comme l'appelaient nos voisins qui la fréquentaient aussi, était en tous points semblable à la messe qu'on aurait pu trouver dans n'importe quelle autre église. Je me souviens de très beaux chants ; mais le seul que j'ai gardé en mémoire - probablement parce que j'ai eu l'occasion d'entendre l'air plus tard en d'autres circonstances - était un cantique de Noël. Étant tout gamin et donc de petite taille, je ne pouvais pas voir ce qui se passait à l'autel. Alors, mes parents m'asseyaient sur le prie-Dieu qui était devant eux, ce qui me permettait d'être tourné vers la tribune. Tout en tournant les pages de mon petit missel à la couverture rouge dans lequel étaient des images montrant ce que faisait le prêtre à différents moments de la célébration, je devinais les chœurs et j'écoutais l'orgue dont le son me charmait. Mais je ne voyais pas cet instrument mystérieux : je saurais plus tard qu'il était placé tout au fond de la tribune.

C'est à cette même époque que mes parents durent partir en Oubangui-Chari (aujourd'hui République Centrafricaine) pour des raisons professionnelles : c'était alors le bout du monde ! Bien entendu, je les suivis. A Bangui - où se trouvaient de nombreux pères missionnaires originaires d'Alsace - nous allions à la messe à la cathédrale. Mais là, pas d'orgue : juste un instrument électronique permettant de soutenir les chants en latin que les autochtones aimaient et renaient facilement, mais parfois aussi en français ou en « sango », la langue locale.

Puis, toujours pour des raisons professionnelles, mes parents furent envoyés en Guinée, à Conakry. Nous allions à la messe dans une chapelle proche du quartier où nous habitions et quelquefois aussi à la cathédrale que, dans mes souvenirs, je revois au bout d'une avenue bordée de manguiers. Je ne me souviens pas d'avoir eu l'occasion d'entendre un orgue dans les églises ou les chapelles du pays. J'en était arrivé à oublier l'existence de cet instrument...

II. RETOUR EN FRANCE : À MULHOUSE PUIS À CROUY-SUR-OURCQ

Coup de tonnerre dans un ciel serein : dans les pays d'Afrique où nous avons séjournés, on commence à parler de tensions politiques. L'indépendance des anciennes colonies françaises est en marche. En Guinée, la vie devient plus que difficile et nous oblige à regagner la France. Pour rendre notre départ moins douloureux, mes parents décident de regagner la métropole « par le chemin des écoliers », c'est-à-dire en s'offrant une croisière de plusieurs jours avec quelques escales : Abidjan, Madère et enfin Bordeaux. Nous arrivons dans ce port début 1958 année où l'on se prépare à fêter le centenaire des apparitions de la Vierge à la petite Bernadette Soubirous : un crochet par Lourdes s'impose.

Après notre petit pèlerinage et avant de regagner Mulhouse à l'aide d'une voiture de location (les cantines ramenées de Conakry suivront plus tard) et sur des routes qui n'ont rien à voir avec celles que nous connaissons aujourd'hui, mon père décide de passer une petite semaine dans une pension de famille d'Argelès-Gazost ; on en profitera pour aller admirer le cirque de Gavarnie. Je ne le verrai que de loin car il neige et le chemin qui y mène n'est pas dégagé. Je garde en moi le souvenir de cette neige - je ne me souvenais plus d'en avoir vu - et du froid : arrivant d'Afrique, nous n'avions pas de vêtements chauds.

Départ pour Mulhouse. Je n'ai plus aucun souvenir de ce long voyage. Probablement parce qu'étant malade en voiture, mes parents avaient dû me « shooter » à la Nautamine ou à quelque chose de semblable. Conversation entre mon père et moi :

- Quand est-ce qu'on arrive ?

- Bientôt, bientôt..

La route nationale qui va de Belfort à Mulhouse en zigzagant à travers le Sundgau - la partie sud du Haut-Rhin - me paraît interminable et... difficilement supportable en raison des virages, accélérations et coups de freins. Encore un demi-cachet de Nautamine pour tenir.

A Mulhouse, nous n'allons plus à la « paroisse des Polonais » mais à l'église de notre paroisse d'appartenance : Saint-Etienne. Le dimanche, j'ai le droit de monter à la galerie qui longe la nef. On y accède par l'escalier qui mène également à la tribune d'orgue. L'église est majestueuse : on dit qu'elle est une très belle réussite de l'art néo-gothique. C'est exact.

De là où je me trouve, je vois très bien le chœur où se déroule la messe. Mais en me retournant, je vois la chorale (dirigée, comme je l'apprendrai plus tard, par le Frère Kern) ainsi que l'orgue monumental. C'est un monde que j'imagine inaccessible : n'importe qui n'a pas accès à l'orgue... surtout pas un gamin de mon âge !

C'est dans cette église Saint-Etienne que je vais faire ma première communion. Je revois encore très exactement où était ma place dans la nef et je me souviens d'avoir entendu, au moment où tous les premiers communiant s'avançaient vers la table eucharistique, un chant qui allait connaître par la suite un grand succès : « Tu es mon berger, ô Seigneur... » A la fin de cette messe, l'orgue nous gratifie d'une sortie « ébouriffante ». Je saurai plus tard qu'il s'agissait de la célèbre toccata de Charles-Marie Widor, une pièce qui ne pouvait que bien sonner puisque l'instrument sur lequel elle était jouée était un Cavallé-Coll.

Notre séjour à Mulhouse ne devait pas durer. Mon père ayant quitté l'Afrique et, par conséquent, aussi son travail, il lui fallait retrouver un emploi nous permettant de vivre. C'est ainsi que nous allons nous retrouver à Crouy-sur-Ourcq, en Seine-et-Marne. Dans ce village rural digne de « La guerre des boutons » d'Yves Robert, mes parents avaient loué un appartement meublé en attendant de trouver mieux.

L'église Saint-Cyr de Crouy ne me semblait pas être l'endroit le plus fréquenté du village. Arrivant d'Alsace qui, à l'époque était une des régions de France où la pratique dominicale était alors la plus élevée, mes parents et moi avions été surpris de constater qu'à la grand-messe dominicale, des rangées entières de chaises demeuraient inoccupées. Le Curé fit à mon père l'impression d'être une brave personne qui avait bien du mérite d'exercer son sacerdoce dans un contexte si difficile : pas de gouvernante, pas de sacristain... Les veilles de fêtes, ce prêtre balayait lui-même l'église avec l'aide de deux ou trois dames de bonne volonté considérées comme de pauvres bigotes par les anticléricaux du village.

À la messe du dimanche, étant donné que mes parents et moi occupions toujours les mêmes places, nous nous retrouvions inévitablement derrière la même personne qui, elle aussi, avait sa place « attitrée » à une époque où tous les ans on « achetait sa chaise », pratique qui rapportait un peu d'argent à la paroisse. Je me souviens que la dame en question, que je considérais comme très vieille (alors que j'aurais été incapable de lui donner un âge), faisait sourire mon père dès qu'elle chantait : elle chantait très faux et, comme c'est souvent le cas avec les personnes qui chantent faux, également très fort. De plus, lorsqu'elle chantait l'inévitable « Messe des Anges » - le « tube » des paroisses rurales - elle prononçait le latin « à la française », ce qui donnait à peu près : « Patrem omnipotentem factorem cheli et terré, visibiliom omniom et invilibiliom... » ; quant aux « u », ils étaient prononcés « u » et non pas « ou ».

Dans l'église, il y avait une tribune ; et sur la tribune se trouvait ce que je saurai plus tard être un harmonium ; là-haut, trois ou quatre dames ou demoiselles chantaient l'« ordinaire de la messe » ainsi que des cantiques dont l'inévitable « Tu es mon berger... » à la communion. Pendant les « prières au bas de l'autel », c'était « Je m'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu... ». Ces messes dominicales m'apparaissaient souffreteuses malgré l'incontestable bonne volonté du curé - qu'on distinguait à peine lorsqu'il était à l'autel - et l'application de la petite chorale.

III. SERVANT DE MESSE À LA CATHÉDRALE DE MEAUX

Au bout d'un certain temps, nous partons nous installer à Meaux, dans une petite maison en pierre meulière comme on en voit tant dans la région. Elle se trouvait dans une rue calme qui, aux dernières nouvelles, ne l'est plus guère aujourd'hui.

Je suis inscrit au collège Bossuet. C'est là qu'un jour, l'abbé qui nous fait le catéchisme demande s'il y avait parmi nous, dans la classe, des élèves souhaitant devenir servants de messes à la cathédrale. Je suis intéressé. Mais il me faut suivre une formation car participer au bon déroulement de la liturgie ne s'improvise pas.

Les mercredis soirs (veille du jeudi jour où, en ce temps-là, nous n'avions pas classe), le groupe des « apprentis servants » se retrouve chez le vicaire de la cathédrale qui nous faisait le catéchisme au collège Bossuet. Là, nous devons apprendre les gestes à faire et les erreurs à éviter : se mettre à genoux à même le sol durant les « prières au bas de l'autel », faire un roulement de clochette - à ne pas confondre avec les simples coups de clochette - au moment où le prêtre fait le signe de croix et dit « In nomine Patris et Filii... » ; l'accompagner en lui tenant le bas de l'aube au moment où il monte à l'autel puis redescendre s'agenouiller à nouveau mais cette fois non plus à même le sol mais sur la première marche de l'autel... De A à Z, tous les gestes doivent être sus et devenir tellement automatiques qu'ils finissent par apparaître comme naturels, évidents. Pour faire ces exercices, le vicaire dispose d'un faux autel dans une pièce du presbytère où logeait tout le clergé desservant la cathédrale.

Tout ceci ne constitue que le premier degré de la formation que nous devons avoir. A présent vient l'apprentissage des réponses en latin à donner au célébrant. La partie la plus difficile à mémoriser était incontestablement celle qui fait dire le psaume 43 et constitue les « prières au bas de l'autel » ; les versets doivent être dits par le prêtre alternant avec les servants : « Introibo ad altare Dei » disait le prêtre ; « ad Deum qui laetificat iuventutem meam » devons nous répondre en parfaite synchronisation...

Au milieu de ces prières vient le « Confiteor ». Ou plus exactement deux « Confiteor » : l'un dit par le célébrant qui s'incline et pivote légèrement à droite et à gauche aux mots « et vobis fratres », l'autre dit par les deux servants qui, eux, pivotent vers le prêtre aux mots « et tibi pater ». Ceci étant su, le reste devenait nettement plus simple (à part la longue réponse à l' « Orate fratres ») et ne consistait plus qu'à respecter un savant mélange de rites et de chorégraphie : changer le missel de place après la lecture de l'Épître (le servant de droite devait se placer près de l'autel, sur le côté, dès qu'il entendait le célébrant dire « Alleluia »... un piège pendant le carême puisqu'il n'y a pas d' « Alleluia » !) présenter les burettes de façon adroite sans confondre celle contenant le vin avec celle qui contenant l'eau...

Après la communion, il s'agissait de ne pas « se mélanger les pinceaux » : tandis que le servant de gauche replaçait le missel sur le côté où il était depuis le début de la messe jusqu'à l' « Alleluia », le servant de droite devait aider le célébrant à remettre sur le calice le voile, puis la bourse dans laquelle venait d'être glissé le corporal. Des deux servants devaient se croiser devant les marches de l'autel en respectant une règle précise.

La messe se terminait par la lecture du « dernier Évangile » - c'est-à-dire le Prologue de l'Évangile selon Saint Jean - . Là, il suffisait de surveiller le célébrant pour faire en même temps que lui la génuflexion accompagnant les paroles « Et Verbum caro factum est ». Et

il n'y avait plus qu'à regagner en procession la sacristie, sans oublier la dernière génuflexion faite avec le célébrant devant l'autel.

Pour les personnes qui n'ont pas connu cette forme de la liturgie (aujourd'hui appelée « forme extraordinaire » du rite romain), ces rites complexes peuvent paraître étranges. Mais à l'époque où je faisais mes débuts de servant de messe, ils paraissaient rationnels, normaux et solidement établis. Ils avaient l'avantage de faire en sorte que « du lever jusqu'au couchant » (« A solis ortu usque ad occasum », dit le Psalmiste), les messes étaient partout les mêmes : la liturgie dont j'apprenais les « subtilités rituelles » était celle que j'avais toujours connue, à Mulhouse, à Bangui, à Conakry, à Crouy-sur-Ourcq. D'une certaine façon, son déroulement immuable et familier était rassurant : on pouvait entrer dans n'importe quelle église de ville ou de campagne un dimanche : on y trouvait toujours « la » messe.

Arrive le jour où je dois servir une messe à la cathédrale. En fait, il s'agit d'une messe pontificale et mon premier rôle doit être celui de « caudataire », autrement dit, de portetraîne de l'évêque qui était alors Mgr Ménager.

Bien entendu, servir une messe pontificale « à trois chevaux » comme on disait alors - autrement dit avec prêtre, diacre et sous-diacre - n'était pas une mince affaire. Les répétitions avant le grand dimanche sont multipliées et, cette fois, elles ont lieu dans le chœur même de la cathédrale. Un maître de cérémonie est chargé d'apprendre ou de rappeler à chacun des acteurs de cette liturgie complexe - jeunes servants, séminaristes, prêtres nouvellement ordonnés - comment se tenir, où se placer, comment se déplacer... Le plus important était, pour les servants de messe que nous étions, de savoir vers où nous diriger une fois arrivés dans le chœur ; nous n'avions pas grand-chose à faire puisque l'essentiel du service d'autel était assuré par des séminaristes, ces jeunes hommes en soutanes qui faisaient notre admiration. Quant au maître de cérémonie, véritable ordonnateur de ballet jonglant avec les subtilités du rituel, il nous indiquait des repères sur le sol afin que nous sachions où nous tenir : telle dalle, tel coin de tapis...

Le grand jour arrive. Je me souviens que nous nous préparions à la sacristie, bâtiment légèrement à l'écart de la cathédrale elle-même. Procession d'entrée : je marche derrière monseigneur en tenant bien sa traîne comme on m'a appris à le faire. Pour aller de la sacristie à la cathédrale, le cortège emprunte une sorte de petit pont couvert aboutissant dans le déambulatoire ; puis c'est l'entrée en bon ordre dans le chœur. Là monseigneur se rend à son trône et un prêtre prend la traîne que je tenais pour la lui disposer comme il se doit. Quant à moi, je retrouve ma place du côté droit du chœur, juste derrière les trois sièges réservés au célébrant, au diacre et au sous-diacre.

Pour la première fois, j'entends le grand orgue que je vois là-bas, tout au fond de la nef. De cette interminable messe, je garde le souvenir des ministres de l'autel venant s'asseoir juste devant nous, les « servants novices », au moment du « Gloria » et du « Credo ». De temps en temps, pendant le chant, diacre et sous-diacre s'inclinent vers le célébrant et enlèvent leur barrette qu'ils remettent aussitôt. J'apprendrai bien plus tard la signification de ce rite qui, pour le moment me paraît plus amusant qu'autre chose.

Tout se déroule dans l'ordre grâce à la vigilance du cérémoniaire de monseigneur qui semble se délecter de cette sorte de « chorégraphie » bien huilé. Quant à l'évêque, il est en face de moi, à son trône placé au côté gauche du chœur ; je ne vois pas ce qu'il fait et je devine encore moins ce qu'il pense de ces allées et venues de « son » clergé lui donnant

l'impression d'être appliqué et discipliné (ce même clergé qui, quelques années plus tard, fera totalement dérailler la liturgie).

Pour ce qui est des chants proprement liturgiques, ils sont exécutés par une chorale et par les séminaristes. Pour autant que je m'en souviens, la chorale se trouvait dans les stalles de l'avant-chœur, du côté gauche ; il y avait là un second orgue dont les tuyaux étaient intégrés aux boiseries des stalles. Les séminaristes, eux, prenaient place dans les stalles du côté droit. Un dimanche, après la messe, mon père ne put s'empêcher de me dire : « J'ai l'impression que les séminaristes s'amuse bien : au moment où ils se donnent le baiser de paix, on en voit qui font des efforts pour ne pas rire ; je me demande ce qu'il peuvent se raconter à l'oreille... »

Un autre souvenir que je garde en mémoire est celui de la chute du maître de chœur. Ce dernier dirigeait la chorale du haut d'une petite estrade placée devant les claviers de l'orgue de chœur. Je le regardais diriger et constatais avec un certain amusement qu'il s'agitait beaucoup. À la fin de certaines messes solennelles, la chorale entonnait ce que nous appelions le « Magnificat parisien » en polyphonie. Un dimanche, le maître de chœur (je crois que c'était un chanoine) mit tellement d'ardeur à diriger le chant et gesticula tant qu'il tomba de son estrade et disparut au milieu des choristes. Le « Magnificat » devint soudain un peu moins solennel et un peu plus maigrichon. Du côté des séminaristes, je vis des épaules secouées par les rires plus ou moins contenus.

Par la suite, je suis appelé à servir des messes plus « ordinaires » au maître-autel. Je connais mon rôle et m'applique à le remplir le plus sérieusement possible. La communion est donnée au banc de communion où les fidèles viennent s'agenouiller. Le prêtre donne l'hostie en disant devant chaque communiant une longue formule (« Corpus Domini nostri Iesu Christi custodiat animam tuam in vitam aeternam »), tellement longue qu'il la débite à toute vitesse. La communion était alors donnée en partant d'un bout du banc de communion et en allant à l'autre bout. Arrivés là, nous retournions au point de départ pour recommencer la distribution. Je remarque alors qu'à ce « point de départ », un espace marqué par une plaque noire reste libre : c'est l'endroit où repose la dépouille mortelle de Bossuet, ancien évêque surnommé l' « Aigle de Meaux ». Il aurait été déplacé de marcher sur sa pierre tombale.

Un dimanche, je fus désigné pour servir une messe d'un tout nouveau genre : une messe dite « des enfants ». La liturgie ne différait en rien des autres messes sauf qu'elle était célébrée face à l'assistance sur un autel amovible en bois placé en avant du chœur, le plus près possible des fidèles. Nous étions avant le concile Vatican II et déjà certaines messes prenaient des apparences insolites.

Comme j'étais moi aussi « face au peuple » en me tenant derrière le célébrant, je pouvais voir mes parents qui étaient dans la nef. A l'issue de la célébration, mon père - qui dans sa jeunesse, avait aussi été servant de messe - me dit : « Tu n'as pas sonné correctement la clochette au "Domine non sum dignus" : c'est un coup, deux coups, trois coups et un roulement bref. C'est comme ça qu'on m'a appris. »

À ces « messes des enfants », on chantait quelques cantiques accompagnés par l'orgue de chœur : « Jour du Seigneur » (dont l'air est inspiré d'un chant révolutionnaire), « Reçois l'offrande de tes enfants » et, bien sûr, « Tu es mon berger ô Seigneur », chant qui fit dire un jour à un évêque qu'il en avait assez du mouton qu'on lui sert à chaque fois qu'il visite une paroisse.

La « messe des enfants » n'apparut pas immédiatement comme une radicale nouveauté mais plutôt comme une curiosité : personne ne fut à proprement parler choqué de voir un célébrant tourné vers l'assemblée. Du point de vue des rites et des prières, la liturgie demeurait exactement identique à celle qui continuait à être célébrée au maître-autel situé au fond du chœur. Pourtant, avec le recul des années, je vois que cette « messe des enfants » était une sorte de signe annonciateur de la dislocation de la liturgie qui allait être entreprise sous couvert des directives conciliaires.

Le concile Vatican II ? J'en entends parler grâce à un abonnement à la revue « Pilote » gagné en participant à un jeu-concours. À côté de l'apparition d'un héros de bande dessinée qui allait faire « un tabac » - Astérix le Gaulois - chaque numéro de cet hebdomadaire consacre sa double page centrale à un thème d'actualité ; et, une semaine, le thème fut « le concile » qui allait avoir lieu : un dessin montrait le pape, les cardinaux, les évêques qui allaient se réunir dans la basilique Saint-Pierre pour trouver les moyens de clarifier l'enseignement de l'Église catholique dans un monde de plus en plus indifférent à la spiritualité et de plus en plus attiré par le matérialisme capable de garantir - croyait-on - une vie plus facile et plus agréable.

Après la messe du dimanche, en attendant que je les rejoigne, mes parents allaient à la pâtisserie qui se trouvait à gauche en sortant de la cathédrale et achetaient là - tradition oblige - le dessert dominical que nous irions déguster chez des amis qui habitaient à Acy-en-Multien et chez lesquels nous allions ordinairement manger « à la fortune du pot ». Un pot toujours copieux !

Pour nous rendre dans cette commune rurale située à la limite sud de l'Oise, nous prenions la route reliant Meaux à Crouy-sur-Ourcq mais, à un moment, nous bifurquions à gauche. Voyager sur les petites routes de campagne (très glissantes lors de la saison de la récolte des betteraves) ressemblait alors à une véritable expédition. Le village apparaissait tout à coup, après un virage, à la sortie d'une forêt. Le village ? Non, ce qui apparaissait en premier, c'était le clocher pointu de l'église.

En cours de route, il fallait respecter une autre tradition : trouver d'urgence un endroit pour stationner quelques instants afin... d'écouter « Sur le banc », une émission radio qui nous faisait bien rire à l'époque et qui mettait en scène deux clochards - Carmen et la Hurlette - interprétés par Jeanne Sourza et Raymond Souplex. Ce petit arrêt nous permettait - politesse oblige - de ne pas arriver trop tôt chez nos amis.

C'est chez ces amis de mes parents, à Acy, que je fis plus ample connaissance avec la musique. L'après-midi, mes parents et leurs amis « tapaient le carton ». En clair, ils se lançaient dans d'interminables parties de belote dont je percevais une montée en puissance du volume sonore à l'annonce de : « Belote et rebelote et dix de der' ». Pendant ce temps, il me fallait bien trouver une occupation. Dans une pièce voisine de celle où se tenaient les joueurs invétérés, j'avais repéré un piano. Un dimanche, je risquai une demande à la maîtresse de maison : « Est-ce que je peux jouer sur le piano, s'il vous plaît. » Réponse : « Bien sûr ; ça va le dépoussiérer. Mais ferme bien la porte de la pièce pour qu'on n'entende pas... »

Me voici seul avec un piano, dans une ancienne salle-à-manger qui n'était jamais visitée et dont les volets restaient fermés. C'était la première fois que je voyais un clavier de près. J'enfonçais quelques touches et assez rapidement j'arrivais à retrouver la mélodie du « Magnificat parisien » que j'entendais à la cathédrale les jours de fête : mi - sol - fa - mi - ré / ré - mi - fa - mi - ré - do. Inutile de préciser que je ne connaissais pas le nom de notes.

Pour repérer les touches qu'il fallait enfoncer, je me basais sur les lettres qui composaient le nom du facteur de piano et qui figuraient juste au-dessus du clavier.

Au bout d'un moment, je repris l'air en faisant des accords que je trouvais « chouettes », comme aurait dit le Petit Nicolas de la revue « Pilote ». En fait - je le saurai bien plus tard - je faisais une succession de tierces. Une chose me décevait pourtant : avec le piano, les sons s'évanouissent alors qu'à l'orgue ils sont tenus. Pour cette raison, je trouvais le piano assez « pauvre » jusqu'à ce que je découvre qu'une pédale permettait de faire durer les sons plus longtemps. Cependant, en laissant mon pied dessus, les sons se mélangeaient, ce qui n'était pas du meilleur effet et ne ressemblait toujours pas à ce que l'orgue me donnait d'entendre et qui créait cette solennité que j'aimais tant.

Presque tous les dimanches après-midi, pendant la partie de cartes des adultes, ma place était au piano. Tels furent mes premiers pas dans la musique. N'ayant pas l'occasion de prendre des cours, pendant longtemps je ne saurai pas lire une partition et ne jouerai donc que « d'oreille » ce qui, comme on le verra par la suite, a aussi des avantages.

4. EN TOURAINE

Pour des raisons à nouveau professionnelles, mon père est obligé de partir à Tours, en Indre-et-Loire, où un nouvel emploi l'attend. Arrivés dans le « jardin de la France », nous nous installons dans un appartement meublé situé boulevard Heurteloup. Ce déménagement a au moins un avantage : il nous rapproche de la famille paternelle originaire de l'Ouest et habitant pour partie en Bretagne et pour partie en Anjou.

À Tours, notre paroisse est celle de Saint-Pierre-Ville, dans un quartier tranquille. L'église ressemble plus à une église de campagne qu'à une église de ville : je m'amuse à voir son clocher en bois osciller lorsque se balancent les cloches qui, à l'époque sont sonnées à la main. L'intérieur est plutôt sombre.

Le dimanche nous partions à pied du boulevard Heurteloup pour assister à une messe basse. Mais pas n'importe quelle messe basse ! Parfois, il y a de l'orgue, essentiellement pendant l'offertoire et la communion. C'est au moment de l'offertoire que je peux savoir si on allait avoir droit à de l'orgue ou pas. En effet, à ce moment de la célébration, on entendait le bruit que font les soufflets de l'instrument lorsqu'ils se gonflent. Invariablement, l'organiste improvisait sur la mélodie d'un cantique : « Ô Dieu, reçois le froment broyé : vois comme est beau ce pain... » Un dimanche, à la fin de la messe, je vois descendre de la tribune cet organiste que j'admirais sans le connaître. Il me semble bien avoir remarqué ce jour-là qu'il était aveugle.

Puisqu'il faut bien aller en classe, je suis inscrit au Collège Saint-Grégoire. L'établissement est divisé en deux sections clairement différentes : le « Petit Collège » qui était avenue de Grammont et le « Grand Collège » dont l'entrée était dans la partie basse de l'avenue de la Tranchée. Au fond de la salle de classe du « Petit Collège » se trouvait un harmonium autour duquel nous nous mettions pour les cours de chants tandis que notre institutrice allait au clavier d'où elle nous dirigeait. Parmi les titres que nous avons alors appris, j'ai retenu le motet « Jesu Salvator mundi » que nous chantions à trois voix égales.

Changement d'horizon : je passe au « Grand Collège » où l'ambiance est très différente puisqu'on y trouve, dans des bâtiments séparés de ceux qu'occupent les élèves les plus jeunes, de futurs séminaristes. C'est du sérieux !

Les mardis et vendredis matin nous assistons à une « messe basse ». Comme le jeûne est de rigueur avant de communier, les élèves qui ont reçu le Corps du Christ ont droit à un petit déjeuner (pris en silence) après la messe tandis que les autres attendent la reprise des cours dans une salle d'étude.

Dans la chapelle où est célébrée la messe se trouve, contre le mur du côté droit, un petit harmonium et au fond, sur une tribune, un orgue. Systématiquement, après le rite de consécration - élévation de l'hostie et du calice - notre professeur de latin, le Père Lantrain, se glisse derrière l'harmonium et nous fait chanter « O Salutaris Hostia ». Je me demande pourquoi ce n'est jamais l'orgue qui nous accompagne...

Mais le moment tant attendu arrive. Je ne sais plus pour quelle occasion - peut-être la fête du Collège - notre évêque, Mgr Ferrand, vient célébrer une grand-messe. Comme il faut solenniser la liturgie au maximum, c'est l'orgue qui sera utilisé. On demande aussi à quelques élèves de renforcer la « schola des grands » pour le chant des pièces de l'Ordinaire de la messe. Par chance, je fais partie des « élus » : je vais donc avoir le droit de monter à la tribune et de voir de près à quoi ressemble un orgue. Les répétitions se

multiplient à mesure que le grand jour approche et, pour que nous puissions chanter, on nous met entre les mains un épais livre noir dans lequel figurent des notes carrées - que je ne sais pas lire - ainsi que les textes de la messe disposés sur deux colonnes, l'une en latin, l'autre en français. Ce livre - je ne l'apprendrai que bien plus tard - est un « Paroissien romain n°800 ». Il est trop beau et je décide d'oublier de le rendre à la fin de la messe (Mea maxima culpa...) : il ne me quittera plus.

N'étant pas un élève brillant et le Collège Saint-Grégoire exigeant un niveau trop élevé pour mes possibilités, je quitte cet établissement pour le Collège Saint-Gatien alors situé rue des Ursulines et tenu par les Frères des Écoles Chrétiennes. Là, il y a bien une grande chapelle mais pas orgue ; seulement un harmonium sur lequel j'obtiens le droit de jouer entre l'heure du repas de midi et l'heure de la reprise des cours. Étant donné que personne ne vient à la chapelle, personne ne se soucie de savoir si je joue bien, mal, ou si, tout simplement, je sais jouer. Heureusement ! Ces moments passés sur un clavier me permettent de retrouver et de retenir - grâce à ma mémoire auditive - les mélodies des chants usuels de la messe.

Au bout de quelques temps, nous trouvons une maison à acquérir à Montlouis-sur-Loire, à une douzaine de kilomètres de Tours. Comme c'est la coutume dans les familles catholiques de ce temps, à l'issue de la première messe dominicale à laquelle ils assistent, mes parents se présentent au Curé de la paroisse et l'invitent à partager un repas. M. le Curé - qui a beaucoup de mérite de « tenir le coup » dans une paroisse où une majorité de la population est ouvertement « de gauche » et viscéralement anticléricale - vient un soir, heureux de faire connaissance avec ses nouveaux paroissiens.

Dans la discussion, je lui apprends que j'ai été servent de messe à la cathédrale de Meaux et lui demande s'il serait possible de rejoindre le groupe des servants de la paroisse. Aucun problème. Dans la foulée, j'annonce au prêtre que je sais « un peu » - un euphémisme - jouer de l'harmonium et que j'aimerais bien être autorisé à m'exercer sur l'harmonium paroissial. Une nouvelle fois, aucun problème. M. le Curé me donne rendez-vous à l'église un jour de semaine, en fin d'après-midi : il me montrera l'instrument.

Au jour dit et à l'heure dite, je suis au rendez-vous et j'attends fébrilement. M. le Curé arrive et me montre l'harmonium : il ressemble à une sorte d'énorme caisse recouverte d'une housse et ayant sur le devant un clavier lui-même protégé par une sorte de longue nappe brodée. « Voilà » me dit le prêtre qui, s'asseyant sur un haut tabouret légèrement incliné, se met à actionner deux grandes pédales et à jouer quelques accords. « Tu peux venir quand tu veux » conclut-il avant de repartir par une petite porte conduisant directement au presbytère. Je suis aux anges : c'est la première fois que j'ai un instrument à ma disposition ! En tirant des gros boutons portant des noms dont le sens m'échappe (aéoline, voix céleste, bourdon...) je découvre les jeux ; je comprends qu'ils permettent de sélectionner des sonorités et qu'il faut en tirer au minimum deux pour que ces sonorités en question couvrent la totalité du clavier.

Entre mes genoux se trouve une planchette qu'on peut pousser à droite ou à gauche pour faire plus ou moins fort ; à l'extérieur de mes genoux, deux autres planchettes permettent d'ouvrir des jalousies disposées sur le dessus de l'harmonium afin de doser également - mais selon un autre principe - la puissance du son... Je ne me lasse pas de découvrir cet instrument dont le son me rappelle celui de l'orgue : me voilà déjà loin du piano d'Acy-en-Multien !

Le dimanche, je sers la grand-messe avec mes nouveaux amis enfants de chœur ; nous portons la soutane rouge et le surplis. La célébration commence par l' « Asperges me » ou, durant le temps pascal, par le « Vidi aquam ». C'est un honneur que de traverser l'allée centrale de l'église en tenant le bénitier et en précédant d'un pas M. le Curé ; arrivés au fond de l'église, il ne faut pas oublier de marquer un temps d'arrêt pendant le chant du « Gloria Patri ». De retour à l'autel, c'est l'oraison finale que nous autres, enfants de chœur, finissons par savoir tellement par cœur à force de l'entendre que si le célébrant se trompe, nous le reprenons. Cette messe dominicale est chantée par six ou sept jeunes filles accompagnées à l'harmonium par une demoiselle portant chapeau et voilette. Ainsi le veut l'époque...

Que chante-t-on ? Ordinairement, la « Messe des Anges » ; les jours de fête, une « Messe royale » de Du Mont. Pendant la messe, les chants habituels : « Je m'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu », « Reçois l'offrande de tes enfants, tous unis dans un même élan » et, bien entendu, « Tu es mon berger, ô Seigneur ». Les jours de fêtes de la Vierge, on a le choix entre l' « Ave Maria » de Lourdes et le « Chez nous, soyez Reine ». Bien sûr, à Noël, les cantiques traditionnels connus de tous sont à l'honneur. Je n'ai aucun souvenir d'avoir entendu autre chose : c'était là le répertoire musical usuel - avec quelques variantes - des paroisses rurales avant le concile Vatican II.

Une seule messe est intégralement chantée comme il se doit : la « Messe des Défunts ». Comme les jours où il y avait un enterrement les choristes n'étaient pas là, la liturgie était chantée par M. le Curé alternant avec un chantré qui, ordinairement, assurait la fonction de sacristain. Cet homme dévoué avait appris la « Messe de Requiem » par cœur et la savait si bien qu'il aurait sûrement pu la chanter de tête.

Je me souviens que quand nous, jeunes servants, devions servir une messe de funérailles, nous étions très fiers de porter une soutane noire identique à celle de M. le Curé. Les difficultés apparaissaient quand il fallait assurer le service de l'encens et de l'eau bénite au moment de l' « absoute ». Autre souvenir : le missel d'autel utilisé pour les messes d'enterrement était bien plus léger que le missel utilisé pour les messes habituelles. Aussi, quand nous le prenions pour le changer de côté sur l'autel, il fallait faire attention de le saisir avec une certaine délicatesse pour ne pas risquer de l'envoyer en l'air...

Ce que nous aimions bien faire était de sonner le glas pendant tout le chant du « Dies irae ». Pendant que M. le Curé alternait les versets avec le chantré, nous quittions le chœur pour gagner le clocher. Là nous attendaient deux cordes qui montaient jusqu'à un plafond en bois au-delà duquel était un monde mystérieux que nous aurions aimé explorer. Il fallait sonner la plus petite cloche à la volée tandis que la grosse était lancée puis bloquée d'un coup sec afin qu'elle ne donne qu'un tintement à intervalles réguliers.

À la sacristie, avant les messes, les discussions essentielles portaient sur celui qui sera « servant de droite » et celui qui sera « servant de gauche » : celui qui servait à gauche ayant moins à faire, son rôle était moins « prestigieux » ; c'est souvent lui, cependant, qui avait le « claquoir », objet constitué de deux planchettes tenues ensemble par de petites charnières ; le claquement sonore de ces planchettes l'une contre l'autre permettait de donner à l'assemblée le signal de l'attitude à adopter ou du geste à faire. Merveilleuse invention qui permettait de garantir le parfait respect d'un rituel tellement structuré qu'il fallait l'observer dans un ensemble parfait et ainsi limiter au maximum toute erreur et toute maladresse.

La grande aventure arriva un soir. Mes parents et moi avions fini de souper lorsque quelqu'un sonne à la porte. C'est M. le Curé. Il m'annonce que la dame qui tient habituellement l'harmonium est assez gravement malade et me demande de bien vouloir la remplacer deux ou trois dimanches en attendant qu'elle aille mieux.

Pauvre Curé : il ne savait pas ce dont j'étais (in)capable sur un clavier ! Je ne pouvais plus reculer. Tous les soirs, j'allais à l'église pour m'exercer en faisant appel à ma mémoire auditive. Au bout d'un moment, j'avais retrouvé quelques mélodies usuelles mais pour être sûr d'être opérationnel le dimanche à venir, je mis des petits repères sur les touches...

Le dimanche arrive ; les jeunes filles formant la chorale sont présentes ; je sue à grosses gouttes ; la messe va commencer ; M. le Curé sort de la sacristie précédé de mes amis servants... qui ont bien de la chance d'être restés servants ; le temps que tous arrivent à l'autel, je fais un peu de bruit plus ou moins agréable en abaissant quelques touches. Grâce aux repères que j'ai mis sur le clavier, je parviens à donner le ton pour l' « Asperges me ». Mais dès que tout le monde se met à chanter, je m'embarlificote et abandonne tout espoir de pouvoir accompagner quoi que ce soit. Durant cette messe, j'arriverai tout juste à donner les notes de départ des différents chants...

Après la célébration, M. le Curé vient me trouver et me demande de passer à l'église un après-midi, quand je serai de retour du collège. Le jour convenu, je suis au rendez-vous ; M. le Curé, encore amusé de mon aventure, s'installe à l'harmonium et, faisant appel à quelques connaissances musicales qu'il avait probablement apprises au séminaire, m'entraîne à enchaîner trois accords que je retiens grâce à mon oreille et surtout en repérant la position des doigts.¹ À l'aide de ces accords mémorisés, je parviens à soutenir de mieux en mieux quelques chants usuels.

Bien entendu, un musicien qui m'aurait entendu jouer aurait trouvé ma façon d'accompagner d'une pauvreté affligeante ; mais je suis content de mes progrès et, au bout de quelques semaines, je parviens à accompagner - si l'on peut dire - la totalité de la « Messe des Anges ». Demeure cependant un problème : je ne sais pas utiliser les touches noires de l'harmonium ; autrement dit, je ne sais jouer qu'en Do majeur ou en La mineur, deux expressions dont, à l'époque j'ignore totalement le sens. C'est ce qui fait que j'accompagne soit trop haut, soit trop bas : la petite chorale paroissiale est mise à rude épreuve !

La dame qui tenait l'harmonium décède, ce qui fait que je deviens officiellement « harmoniumiste » de la paroisse. Il me faut impérativement progresser si je veux être à la hauteur de ma tâche et c'est là que l'oreille musicale joue pleinement son rôle : ne sachant pas lire les notes et ayant un doigté plus qu'improbable, je dois compter sur elle pour retrouver les mélodies. Curieusement, en les entendant, je sais immédiatement où les commencer pour qu'il n'y ait ni dièse ni bémol : aucune touche noire.

L'harmonium a un grand avantage pour les ignorants de mon espèce : il possède un clavier dit « transpositeur ». On peut faire glisser l'ensemble des touches soit à droite soit à gauche pour que, tout en jouant comme on en a l'habitude, la mélodie puisse sonner plus haut ou plus bas. Merveilleuse invention grâce à laquelle, par exemple, la fameuse « Messe des Anges » sonne en Ré majeur - plus facile à chanter et agréable à entendre - alors que je continue à l'accompagner en Do majeur. Merveilleuse invention, oui... Mais qui me

¹ En fait, M. le Curé fait un accord de Do majeur puis, de la main gauche, il descend de trois touches pour obtenir un accord de La mineur, encore une descente de trois touches pour obtenir un accord de Fa ; la descente se poursuit pour retomber à nouveau sur un accord de Do. Durant tout ce temps, le Do supérieur est maintenu.

conduit à ne pas faire l'effort d'apprendre à transposer les pièces - c'est-à-dire à les jouer en utilisant les touches noires - pour qu'elles soient à une hauteur chantable sans avoir à utiliser le système du « clavier transpositeur » qui n'existe que sur les harmoniums et pas sur les orgues, comme je le découvrirai plus tard.

Tels sont mes débuts d'organiste : oreille, mémoire et improvisation resteront longtemps les seuls moyens me permettant de faire de la musique.

C'est durant notre séjour en Touraine que je fais ma communion solennelle. À cette occasion, mon parrain m'offre un « Missel Feder » et mes parents un disque 33 tours. Mon premier disque ! Sur la première face est gravée la plus que populaire « Toccata et fugue en ré mineur » de Jean-Sébastien Bach suivie du choral « Jésus que ma joie demeure » ; sur la seconde face, la grande « Passacaille » en ut mineur. Les pièces sont jouées - comme le précise la pochette du « vinyle » - par Edouard Commette sur l'orgue de la primatiale de Lyon. Je ne sais ni ce qu'est une toccata, ni ce qu'est une fugue, ni ce qu'est un choral, ni ce qu'est une primatiale. Mais j'écouterai ce disque jusqu'à ce que, labouré par le « saphir », il soit devenu presque inaudible tellement il craque. C'est ainsi que je fais connaissance avec Jean-Sébastien Bach que ma mère, qui n'avait pas fait d'études, connaissait pourtant grâce à sa famille paternelle alsacienne qui était protestante.

À une autre occasion, je reçois un autre disque. Encore du Bach. Sur une face a été enregistrée la partita « O Gott, du frommer Gott » et sur la pochette du disque n'apparaissent que les touches noires de plusieurs claviers d'orgue. La dernière variation de la partita me subjugue ; j'essaierai d'en retrouver grosso modo l'air sur l'harmonium... Ça n'ira pas très loin.

Les explications qui figurent sur la pochette du disque indiquent que la photo montre les claviers de l'orgue Silbermann de Marmoutier. Il y a bien un Marmoutier près de Tours, mais ce n'est pas le bon ; et il n'y a pas d'orgue à cet endroit, et encore moins un Silbermann ! Ma mère m'explique que le Marmoutier du disque est celui qui se trouve en Alsace, non loin de Strasbourg.

Certains dimanches, nous allons rendre visite à la famille non loin d'Angers. Mes grands-parents habitent ce qu'il est convenu d'appeler une « maison de maître » située au bord du Loir, à côté d'un ancien moulin, à Villevêque ; un oncle et une tante habitent à Mûrs-Érigné.

Régulièrement, la famille se retrouve à la Basse-Bouchetière, logis rural du XVI^e siècle entourée de douves. Là nous sommes accueillis par « Tante Marie », une sœur de ma grand-mère paternelle ; plus jeune, elle tenait l'harmonium de la paroisse de la Chapelle-Saint-Laud où, les jours de fêtes, elle accompagnait mon grand-père qui rehaussait l'éclat de la messe en jouant du violoncelle.

C'est aussi pendant ces quelques années passées en Touraine que je fais la découverte de la Bretagne, région natale de mon père. Celui-ci avait un client à voir du côté de Saint-Brieuc et comme son rendez-vous tombait pendant les vacances de Pâques, il fut décidé que nous profiterions du voyage et que nous prendrions quelques jours pour voir la région.

Les obligations professionnelles de mon père ayant été remplies, nous partons à la découverte : messe de Pâques (qui ne me laissera aucun souvenir) à Guingamp puis nuit d'hôtel à Erquy et le lendemain, direction Lannion et Trégastel. Mon père nous dit que

c'est sûrement un très bel endroit puisque nous serons sur une pointe entourée de tous côtés par la mer.

Nous arrivons à Trégastel le lundi de Pâques vers 11h du matin. Une messe vient juste de se terminer et des fidèles sortent de la petite chapelle Sainte-Anne ; les femmes portent presque toutes la coiffe du Trégor. Très fier de retrouver ses racines, mon père nous dit : « C'est ça la Bretagne ! » Tout à coup, un prêtre sort de la chapelle ; il est en soutane et coiffé d'une barrette. J'apprendrai plus tard que la Bretagne sera l'une des dernières régions de France où les prêtres obtiendront l'autorisation d'abandonner le port de la soutane. En voyant ce prêtre, je dis : « C'est sûrement le curé de la paroisse. » Mise au point immédiate de mon père : « Non ! Ici ce n'est pas le curé : c'est Monsieur le Recteur. » Bon : en Bretagne, un curé c'est un recteur et un recteur c'est un curé. L'inverse du reste de la France en quelque sorte...

Nous poursuivons notre route pour voir la mer et nous arrivons face à elle, au bout d'une petite route qui se termine dans le sable, au pied d'une immense bloc de granite baptisé « Couronne du roi Gradlon ». Moment magique : un lundi de Pâques lumineux ; pas un touriste à l'horizon ; pas encore de constructions anarchiques sur le littoral ; une grande plage de sable blanc - la « Grève Blanche » ou, en breton, « Traehz an Aod Wenn » - et la vaste mer bleue... Nous restons sans voix devant tant de beauté jusqu'à ce que mon père dise : « Je vais voir si on peut louer quelque chose ici pour les vacances. » Ce sera chose rapidement faite entre un plateau de fruits de mer et des crêpes... Nous reviendrons donc tous les étés à Trégastel et pendant de longues années. J'en reviens à l'heure où j'écris ces lignes...

Lors des premières vacances passées dans cet endroit enchanteur, nous allons à la messe à la chapelle Sainte-Anne. Et nous sommes loin d'être seuls : des vacanciers ayant des racines familiales en Bretagne sont là ; beaucoup de Parisiens.

Les choses sont simples : en semaine, nous nous retrouvons tous à la plage et le dimanche, nous allons tous à la messe. Il y a tellement de fidèles et la chapelle est si peu adaptée à recevoir tant de monde que les messes se suivent : il y en a cinq le dimanche matin ! Tandis les fidèles qui ont assisté à une messe sortent par une porte latérale, M. le Recteur sonne la cloche invitant les suivants à entrer... Dans un coin de la chapelle se trouve un gros harmonium « Debain », mais personne ne l'utilise. Je propose mes services à M. le Recteur qui accepte immédiatement : c'est plus facile de faire chanter une assistance venant d'horizons divers lorsqu'il y a un instrument pour soutenir les voix. J'accompagnerai ainsi deux messes dominicales ; mais pas plus : dimanche ou pas, la plage m'appelle et le bain qui précède le repas de midi est sacro-saint !

Fin juillet, nous fêtons Sainte Anne, la mère attitrée des Bretons. À cette occasion une messe du soir est célébrée à la grande église paroissiale du bourg ; elle est suivie par une procession qui va jusqu'à une sorte de calvaire dominant tout le paysage et où est allumé un grand feu, le « Tantad ». Avec les amis et amies, nous allons au bourg à pieds, à travers la lande lorsque le soleil commence à se coucher. Et Dieu sait s'il se couche tard l'été en Bretagne ! À l'église, magnifique édifice en granit datant de la fin du XIIe siècle (à l'exception du clocher), j'ai ma place à l'harmonium qui est placé non loin de l'autel. La nef est pleine ; de nombreux fidèles doivent rester debout.

Les recteurs des paroisses environnantes ont été invités : ils alternent la « Messe des Anges » avec l'assistance soutenue par l'harmonium que je fais « ronfler » autant que possible en actionnant les pédales. C'est à cette occasion que j'apprends à accompagner le

cantique de la fête qui est chanté soit en français (Sainte ô bonne Mère, toi que nous vénérons... bénis tes Bretons) soit en breton (Mamm an Itron Varia ha Mamm ar Vretonned). Tout le monde, y compris les touristes, passent sans difficulté d'une langue à l'autre - sans oublier le latin pour les pièces de l'Ordinaire. Personne ne semble s'offusquer de savoir que, d'après les paroles du cantique, Sainte Anne ne bénit que « ses » Bretons... et pas les fidèles venus d'autres régions !

J'aurais un jour l'occasion d'accompagner une messe d'enterrement célébrée dans cette même église du bourg de Trégastel. Moment d'une grande intensité où se ressent l'âme celte portée naturellement à s'interroger sur l'au-delà. À cette époque-là, en Bretagne, la liturgie commence encore par le chant de l'Office des Laudes des défunts ; je suis surpris d'entendre toute l'assistance chanter l'Invitatoire « Regem cui omnia vivunt... » Et puis vient le poignant « cantique du paradis » (Jezuz, pegen vras 'e) qu'il faut, pour en goûter toute la profondeur, chanter un jour de Toussaint, quand le ciel est bas et aussi gris que la mer. Après l'absoute, au moment de partir en direction du cimetière, tout le monde chante « Salud deoc'h illiz me farrouz, salud illiz ma zadou koz... » (Salut église de ma paroisse, salut église de mes pères...)

Telles seront, pendant des années, les vacances en Bretagne en compagnie des « habitués » que l'on retrouve avec plaisir à la plage, chaque début juillet avec les formules consacrées : « Ah vous êtes là ! Alors, comment s'est passé cet hiver ? Tout le monde va bien ? Vous êtes déjà allés vous baigner ? L'eau est comment ? » Et la réponse qui va de soi : « Elle est aussi bonne que l'an dernier : le tout c'est d'y entrer mais une fois qu'on y est, elle est bonne... »

5. RETOUR EN ALSACE

Nouveau déménagement : mon père est envoyé en Alsace, à... Schweighouse-Lautenbach. Il faudra se faire aux noms à consonance germanique de cette région dont je ne garde plus beaucoup de souvenirs.

Le voyage Montlouis - Schweighouse est digne des films comiques de l'époque. Tandis que nos meubles nous rejoindront sur place en voyageant par camion, nous faisons le trajet en 2CV en traversant une France qui ne connaît que des routes départementales et nationales sur lesquelles on se repère grâce à une carte Michelin. La « deudeuche » ? Elle a été prêtée à mon père par son entreprise en attendant la livraison d'une voiture plus puissante et plus confortable. Le moins qu'on puisse dire est que, pour l'instant, la vitesse que nous réussissons à atteindre dépend beaucoup de la force et de la direction du vent. Le voyage se fait en deux jours. Après avoir traversé la Sologne, nous arrivons enfin à Saint-Fargeau où nous allons passer la nuit : dormir à l'hôtel, un luxe... même si les toilettes sont sur le palier et que les matelas de la literie nous font descendre presque plus bas que les sommiers !

Le lendemain, il va falloir « avaler » le reste des kilomètres : Toucy, Auxerre, Chablis, Tonnerre, Châtillon-sur-Seine... La vitesse à laquelle nous roulons nous donne tout le temps d'admirer la France rurale et de réviser à cette occasion des leçons de géographie ou d'Histoire. Grand jeu pour rendre le voyage moins fastidieux : repérer les numéros des plaque minéralogiques des voitures croisées, dire le nom du département et de son chef-lieu et, cerise sur le gâteau, des sous-préfectures !

À Langres, le voyage devient périlleux : il faut passer aux pieds des remparts et par conséquent prendre la grande montée qui conduit à la ville. Ce sera difficile : la 2CV a bien du mal avec ses trois passagers, le chien - un griffon-korthals acquis en Touraine - les deux canaris dans leur cage, les deux poissons rouges dans un seau et quelques bagages.

Il pleut. Et dans notre modèle de 2CV, les essuie-glaces vont à la vitesse de la voiture : mon père explique qu'ils fonctionnent grâce à un câble relié à une roue du véhicule. « Mais - ajoute-t-il - vous verrez : dans la descente de l'autre côté de la ville, ça va carburer ! » En moi-même, je chante les louanges de la Nautamine...

Après avoir traversé Fayl-Billot, Vesoul (qu'il faut avoir vu !) et Lure, apparaissent au loin les Vosges. Enfin Belfort puis Guebwiller où mon père va chercher les clés de notre nouvelle maison de Schweighouse. L'endroit (bien défigurée aujourd'hui par des constructions sans intérêt) n'est pas une commune mais une annexe de 180 habitants du village suivant : Lautenbach. Il y a des prés, des forêts et surtout partout la montagne : le point culminant des Vosges, le Grand Ballon, est tout à côté. Du milieu des maisons dépasse un clocher blanc. Donc une église. Donc - peut-être - un orgue... À cette époque, le plus petit village a son curé. Il y en a un à Schweighouse : nous l'inviterons, comme de coutume.

Lorsque M. le Curé vient nous voir, je lui dis que j'ai remarqué qu'il y avait un orgue dans l'église et je lui demande si je peux y avoir accès. Il n'y aura pas de problème une fois obtenu l'accord de l'organiste titulaire qui vient du village voisin. J'en profite pour demander si je pourrais faire partie de la chorale. Car dans ce village de 180 âmes, il y a une chorale d'une bonne vingtaine de personnes. Et quelle chorale ! Nous sommes aux environs des années 1965-66 et tous les dimanches les pièces de l'Ordinaire de la messe et du Propre du jour sont intégralement chantées. Une heure avant la messe dominicale,

il y a répétition des chants ; c'est à cette occasion que je me familiarise davantage avec le grégorien, ce « chant propre de la liturgie romaine » selon les termes de Vatican II. Les jours de fêtes, nous chantons aussi des polyphonies et même des messes complètes à plusieurs voix écrites par d'éminents « chanoines-compositeurs » de la cathédrale de Strasbourg.

Je découvre l'orgue paroissial. C'est un instrument néoromantique de deux claviers (grand-orgue et récit expressif) et à traction pneumatique : on en trouve beaucoup dans les petites paroisses d'Alsace. Alors que les premiers effets du Concile « revisité par le clergé local » commencent à se faire sentir même dans une région plutôt « conservatrice » comme l'Alsace, notre organiste titulaire fait des pieds et des mains pour conserver l'usage du chant grégorien à la grand-messe. Il ne sait pas qu'il passera bientôt pour un irréductible « traditionaliste » alors qu'en réalité c'est sûrement lui qui, dans toute la vallée est le plus fidèle aux enseignements de Vatican II sur la liturgie.

Pour ce qui touche à ma scolarité, je suis inscrit en classe de 3^e au « Lycée nationalisé mixte » de Guebwiller, établissement qui sera plus tard baptisé « Lycée Alfred Kastler » en l'honneur de ce guebwillerois qui, jeune, y avait ses études et obtiendra en 1966 le prix Nobel de physique.

Dans la classe, plusieurs élèves s'intéressent à l'orgue ou sont même organistes dans leurs paroisses respectives. Le jeudi après-midi, sur nos vélos, nous allons ensemble d'une église à l'autre pour découvrir les instruments qui s'y cachent ; comme mes amis ont les clés permettant l'accès aux tribunes - ou ont un proche parent lui-même organiste qui a les clés - nous nous payons le luxe de concerts improvisés qui durent jusqu'au moment où il faut songer à rentrer chez soi pour terminer les devoirs.

C'est ainsi que je découvre tour à tour l'orgue de Notre-Dame de Guebwiller, un Mutin-Cavaillé-Coll dont la sonorité que je trouve « molle » ne m'enchant guère ; l'orgue de Saint-Léger, toujours à Guebwiller : un instrument à traction pneumatique et de deux claviers, comme celui de Schweighouse mais avec davantage de jeux. Plus au fond de la vallée, ce sont les orgues de Lautenbach-Zell (pneumatique, deux claviers), de Linthal (mécanique, un seul clavier), de Sengern (pneumatique, deux claviers).

À peu de choses près, ces instruments se ressemblent tous : ils sortent de la manufacture Rinckenbach installée à Ammerschwihr, près de Colmar, qui fut florissante de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1930. Certains de ces orgues ayant été installés à la période durant laquelle l'Alsace était devenue allemande bien malgré elle, ils portent des inscriptions en allemand.

Un seul orgue échappe à nos visites : c'est celui de la splendide collégiale de Lautenbach, commune dont dépend Schweighouse. Là, on nous fait bien comprendre que l'orgue, « c'est chasse gardée » : l'organiste titulaire interdit tout accès à « sa » tribune. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui nous manque de voir cet instrument doté d'un magnifique buffet du XVIII^e siècle !

Pourtant, un jour... Le téléphone sonne. C'est l'organiste de Lautenbach qui me demande si je pourrais le remplacer le dimanche à venir car il est souffrant. Bien entendu, je saute sur l'occasion. Ma curiosité ne sera toutefois pas pleinement satisfaite. On m'annonce l'heure de la messe et l'on me précise que quelqu'un viendra ouvrir la tribune vingt minutes avant le début de la célébration.

Dimanche : sur mon vélo, je fonce vers Lautenbach ; deux kilomètres : ce n'est pas beaucoup mais ça grimpe sans arrêt. Quelqu'un vient effectivement, à l'heure dite, ouvrir

la porte qui permet l'accès à la tribune. Je découvre un magnifique instrument de trois claviers et doté de nombreux jeux dont les noms ne me disent pas grand-chose. Et pour cause : ils sont en français alors que les jeux des orgues sur lesquels j'avais joué jusqu'à présent étaient en allemand. Comment deviner que le « bourdon » correspondait au « Gedackt » ou que le « prestant » était un « Prinzipal » ?

Au moment où je me hâte d'essayer quelques jeux qui me permettront d'accompagner la messe, un chantre s'approche et, tirant trois jeux, me dit : « Ça, ça et ça : c'est ce que tire d'habitude notre organiste. » Je comprends qu'ici, il est hors de question de discuter. La messe à peine terminée, on évacue la tribune : fin de partie. Du magnifique orgue de Lautenbach, je ne connaîtrai donc que « ça, ça et ça ».

Au bout de quelques brèves années passées dans cette belle vallée de Guebwiller surnommée le « Florival », voici qu'un nouveau déménagement se profile à l'horizon. Mais cette fois-ci ce ne sera pas très loin : presque au débouché de la vallée voisine, à Rouffach, important bourg surtout connu, à cette époque, pour son « hôpital psychiatrique » qui a pris aujourd'hui le nom d' « hôpital spécialisé ».

Je ne connais pas cette petite ville : son passé historique est très riche mais guère mis en valeur. La route nationale qui va de Belfort à Colmar passe en plein centre de la cité : poussière, bruit, croisements périlleux de semi-remorques dans des rues qui n'avaient jamais été imaginées pour canaliser un tel trafic...

Comme Rouffach n'est pas loin de Schweighouse, je m'y rends une première fois à bicyclette en franchissant le col permettant de passer de la vallée où nous habitons à la vallée conduisant là où nous habiterons. Je découvre une grande église à l'allure de « minicathédrale » : elle est impressionnante ! Il y a un orgue majestueux que domine une magnifique rose qui prend de somptueuses couleurs au soleil couchant. J'imagine que, comme à Lautenbach, cette tribune doit être « chasse gardée » : on n'y accède pas.

De retour à la maison, mon père m'annonce le décès de l'organiste de Rouffach ; ce devait être une personne importante puisque le journal local lui consacre tout un article. Il y a donc un poste d'organiste à pourvoir mais j'imagine que dans une petite ville comme Rouffach, les organistes sur les rangs ne doivent pas manquer ; j'irai quand même proposer mes services au Curé de la paroisse.

Nous nous installons dans notre nouvel appartement situé en plein centre de la vieille ville et je m'en vais sonner au presbytère en espérant pouvoir parler à M. le Curé. C'est Mme la Gouvernante qui m'ouvre en me disant que M. le Doyen est là. Le personnage est aussi imposant qu'accueillant. Je me présente, lui dis que mes parents viennent d'emménager dans la ville et, après quelques hésitations, lui annonce que je sais jouer de l'orgue et que s'il a besoin de quelqu'un « juste pour dépanner », je suis à sa disposition. M. le Doyen, d'une voix sonore et grave (j'apprendrai plus tard qu'il avait été officier dans l'armée et qu'il était réputé pour savoir mener ses troupes) me dit : « Tu as peut-être appris que nous venons de perdre notre organiste, alors tu tombes bien. Viens mercredi soir au presbytère : il y a répétition de la chorale et je pourrai te présenter. » Sur ce, je reçois illico un trousseau de clés me permettant d'accéder à la tribune et à l'orgue...

Mercredi soir arrive ; je suis au rendez-vous non sans une certaine appréhension. Derrière une porte du rez-de-chaussée du presbytère, j'entends de nombreuses voix. M. le Doyen arrive et me fait entrer dans une salle où se trouve une trentaine de choristes, hommes et femmes de tous âges. Après une rapide présentation, le Directeur de la chorale me propose de rejoindre un petit harmonium qui est là-bas, au fond de la pièce, et de

participer à la répétition qui consiste à travailler les polyphonies devant rehausser l'éclat des deux messes de Noël : celle de minuit et celle du jour. On me donne les partitions pour que je puisse accompagner. Et c'est là que je découvre l'ampleur de mes lacunes : eh oui, je joue toujours d'oreille et de mémoire et je suis incapable de déchiffrer une partition... Je m'en tire tant bien que mal en donnant les notes de départ des différentes voix (en comptant les lignes de la portée, j'arrive tout de même à savoir de quelle note il s'agit) et en disant que pour une première fois, je préfère écouter ce que donne le chant. J'ajoute que j'exercerai les partitions à l'orgue au courant de la semaine.

De fait, durant les jours qui suivent et en attendant la prochaine répétition, je passe des heures et des heures à l'orgue en essayant de retrouver les mélodies que j'ai entendues tout en faisant l'effort de lire les notes.

Je vais toujours au lycée de Guebwiller où je suis maintenant en classe de première ; dans une salle, j'ai repéré un piano : je suis autorisé à m'en servir pour m'exercer entre l'heure de la fin du repas de midi et l'heure de la reprise des cours. Peu à peu, je parviens à « sortir » quelque chose d'audible qui correspond assez bien aux polyphonies prévues pour être chantées à Noël. C'est ainsi que je commence à savoir lire les notes. Pour le doigté, c'est une autre affaire : je monte les gammes avec le pouce, l'index et le majeur, les autres doigts refusant obstinément de collaborer.

Toujours est-il qu'à force de passer de longues heures au piano du lycée et à l'orgue de la paroisse, je progresse lentement : à présent, je déchiffre facilement les mélodies des chants usuels des messes paroissiales ; quant aux accords d'accompagnement, je les fais toujours d'oreille. De plus en plus souvent, mes accords correspondent à ceux qui figurent sur les partitions, ce qui me fait dire en moi-même : « Ça se passera bien dimanche ! »

Un jour, tandis que je suis à l'orgue, je vois arriver un jeune qui a sensiblement mon âge. Il s'appelle Jean, s'intéresse à l'orgue, sait un peu en jouer, est un grand « fan » de Bach ainsi que des chants en latin que nous savons être du « grégorien » sans toutefois comprendre d'où vient ce nom et ce qu'il signifie.

Jean et moi deviendrons et resterons d'excellents copains. Des heures entières, nous parlons musique. Dès que j'ai un moment de libre, je le rejoins chez ses parents qui ont un harmonium dans un coin de leur salon-véranda. Il s'en jouera des airs sur cet harmonium ! Tout y passe : nous chantons - tout en nous accompagnant - les cantiques français et allemands, les pièces grégoriennes, des chorals de Bach (que Jean déchiffre avec aisance).

Pendant les grandes vacances, durant le mois de juillet, mes parents et moi continuons à aller à Trégastel. Une expédition de 1 000km dans une Citroën Amie 6 tractant un dériveur dans lequel sont entassés les bagages avec, placés au-dessus pour être facilement accessibles, les maillots de bain et les serviette-éponge qui permettront de « foncer » dans la mer - toujours aussi froide - dès notre arrivée.

Le voyage se fait en deux jours et la Nautamine reste d'usage. Aucun médecin n'arrivera à m'expliquer pourquoi je suis tellement malade en voiture et jamais en bateau, pas même dans un canot restant à l'arrêt dans la houle pendant qu'on relève les casiers à crabes. Mystère de l'oreille interne.

À cette époque, la route traverse Sablé-sur-Sarthe ; dans un carrefour se trouve un panneau indicateur : « Solesmes 3km ». Je connais Solesmes de nom depuis que pour mon dix-huitième anniversaire, mes amis du lycée m'avaient offert un disque 33 tours faisant la présentation du grand orgue de l'abbaye bénédictine. Mais impossible de faire un arrêt

pour voir l'endroit : la route menant d'Alsace en Bretagne est longue et mon père ne veut pas d'une halte qui nous ferait prendre du retard.

En 1972 cependant, je vais faire connaissance avec Solesmes. Jean et moi sommes à présent étudiants à Strasbourg ; lui est plongé dans les mathématiques et moi dans les Lettres et la musicologie, matière dont je suis les cours en simple « amateur » au sens étymologique du terme : « celui qui aime ».

C'est pendant un de ces cours de musicologie que je fais la connaissance d'un étudiant qui joue de la viole de gambe et se passionne pour le chant grégorien. Au fil de nos discussions, il m'annonce qu'il aura l'occasion de passer une semaine à... Solesmes. De retour à Strasbourg après les vacances, il me dit : « Toi qui joues de l'orgue et qui aimes le grégorien, il faut absolument que tu ailles à Solesmes. D'ailleurs, j'ai parlé de toi au Maître de chœur de l'abbaye, Dom Gajard. Tu seras accueilli sans problème. »

C'est décidé : j'irai à Solesmes... Avec Jean ! Nous faisons un plan : Jean passera les vacances d'été avec mes parents et moi à Trégastel et au retour, nous nous arrêterons à l'abbaye pour passer huit jours avec les moines. Ce projet suppose que nous fassions le voyage aller-retour seuls... avec la veille Renault R4 que m'ont achetée mes parents : magnifique engin qui vibre de partout et n'a que... trois vitesses. Une chose est certaine : avec un tel bolide, nous ne percerons pas le mur du son.

Début juillet, Jean et moi prenons le chemin en direction de l'Ouest. Les vacances à la côte se passent merveilleusement bien en compagnie, comme tous les ans, des amis retrouvés. Puis vient l'heure de prendre le chemin du retour. Trégastel - Solesmes : 300km. C'est faisable... si la R4 ne nous lâche pas.

À Sablé, nous prenons à gauche une petite route qui longe la Sarthe et nous arrivons très vite à l'abbaye.

Je n'oublierai jamais cette découverte, le premier lundi du mois d'août. Peu avant l'heure des Vêpres, nous avons pris place dans le calme de l'abbatiale et nous attendons que l'Office commence. Tintements de cloche, arrivée des religieux en procession, là-bas, dans le chœur, les derniers à faire leur entrée étant quelques jeunes postulants en tenue civile. Le silence se fait et semble envelopper toutes les personnes présentes comme pour les préparer à la prière. Puis, c'est un son discret, une note tenue deux secondes qui vient d'on ne sait où : un orgue que l'on ne voit pas vient de donner le ton pour le « Deus in adiutorium » qui marque le début des Offices. Une antienne suivie d'un psaume ; c'est ce psaume qui me permet de me souvenir que cette journée de découverte était un lundi. Car la psalmodie se déroule sur un ton que Jean et moi connaissons pour l'avoir entendu dans notre paroisse et que trouvons particulièrement sublime : le « ton pérégrin ». Les deux parties de chaque verset du psaume se « promènent » chacune sur une hauteur de ton différente. « In exitu Israel de Aegypto, Domus Iacob de populo barbaro... » : le chant est fluide, calme, et se poursuit jusqu'à la fin de l'Office d'une façon si juste, si homogène et cohérente qu'il ne souffrirait pas qu'on y ajoute ou qu'on en retranche quoi que ce soit. J'écoute l'orgue qui l'accompagne : c'est juste un discret soutien avec un strict minimum d'accords. C'est l'exact contraire de ce que je fais quand j'accompagne la messe dominicale dans ma paroisse alsacienne ; l'exact contraire de ce que font aussi tant d'organistes que j'écoute et dont j'envie la virtuosité.

Grâce à mon oreille, je parviens à mémoriser certains accords ainsi que les endroits où ils doivent se faire et je me promets de les retrouver quand je serai devant un clavier.

Je ne remercierai jamais assez les moines d'avoir choisi de ne pas inviter les fidèles présents dans la nef à chanter et à alterner avec eux certaines parties connues des messes : le fait de se taire permet - ou même oblige - à faire davantage attention à ce qu'on entend et voit. Ce silence, bien mieux que l'agitation qu'on présente comme une « participation active » à la liturgie conduit à entrer plus en profondeur dans la densité de la prière.

Après cet Office aussi intense qu'apaisant, nous sommes invités à rejoindre, sous la conduite d'un moine, l'hôtellerie où nous passerons la semaine.

Le soir, après le repas, a lieu une petite récréation ; c'est à cet instant que je vois un Père venir à ma rencontre : il annonce « remplacer » Dom Gajard que je devais rencontrer et qui est décédé quelques temps avant notre séjour à l'abbaye. C'est le Père Desportes ; dès qu'il parle, je reconnais que c'est lui que j'ai entendu sur le disque de présentation de l'orgue de Solesmes dont j'ai parlé plus haut : son accent franc-comtois chantant ne passe pas inaperçu. Une chose est certaine : je reviendrai à Solesmes et je reverrai Dom Desportes. Les moines ont tant à nous apprendre ! En les écoutant, il me revient ce que qu'avait un jour dit Dom Gajard : « Le chant grégorien est avant tout une prière, mieux : la prière de l'Église catholique arrivée à sa plénitude d'expression. Il est donc une chose d'âme (...) : il est une spiritualité, une manière d'aller à Dieu, de conduire les âmes à Dieu. » Tout le secret de la liturgie chantée est là.

Notre séjour à l'abbaye prend fin et nous reprenons, Jean et moi, la route vers l'Alsace. Dans la voiture, nous avons beaucoup de choses à dire, beaucoup d'impressions à partager mais aussi beaucoup de questions à soulever. L'une d'elles - et ce n'est pas la moindre - touche à la façon dont les messes sont célébrées dans notre paroisse : quel manque de dignité, de silence, de profondeur quand on les compare à celles auxquelles nous avons pu assister pendant une semaine ! Nous sommes dans les années 1970 qui marquent le début d'une crise de l'Église dont je devine les effets qu'elle aura mais que, faute de connaissances en théologie et en liturgie, je ne sais pas analyser.

Je continue à aller régulièrement à Solesmes où je rencontre des étudiants de mon âge et où j'ai la chance d'avoir des cours de liturgie et de grégorien : ces deux domaines si complémentaires me passionnent et les moines savent répondre aux nombreuses questions que je pose.

Un après-midi, après les Vêpres, le Père qui tient le grand orgue vient me trouver pour me demander si j'accepterais de l'aider à accorder les jeux d'anches de l'instrument après Complies, quand il n'y a plus de bruit. La question ne se pose même pas : c'est tout de suite « Oui, bien sûr ». L'orgue doit sonner parfaitement juste car le lendemain est jour de fête (je ne me souviens plus de laquelle).

Ce même jour de fête, le père organiste m'invite à le rejoindre à la tribune pour l'Office de Vêpres : il a besoin d'un tourneur de pages et d'un tireur de jeux. J'observe le déroulement la liturgie de loin et de haut, ce qui me donne l'occasion de bien voir son ordonnance et l'aisance des moines. De retour à l'hôtellerie, je fais part de mes impressions à un des Pères qui est là : « J'ai eu l'impression que, dans le chœur, il s'agissait pour les moines de "jouer" en suivant de façon naturelle des règles bien connues... » Après le repas, en arrivant devant la porte de ma chambre, je trouve un opuscule posé à même le sol avec un signet ; je l'ouvre à la page indiquée et je lis le titre du chapitre 5 : « La liturgie comme jeu. » Je n'avais jamais entendu parler de l'Auteur - Romano Guardini - mais je dévore ses pages qui me paraissent si révélatrices du véritable « esprit de la liturgie », ce titre que je

retrouverai des années plus tard sous la plume d'un cardinal au sujet duquel je reviendrai plus loin.

Pour ce qui est de mon initiation au chant grégorien qui se poursuivra au fur et à mesure de mes visites, elle est assurée par le moine franc-comtois rencontré lors de mon premier séjour à l'abbaye. Elle débute un après-midi quand je lui demande comment interpréter correctement ce chant dont je ne connais que quelques pièces. Il me suggère de lui chanter quelque chose afin qu'il puisse entendre mes éventuelles erreurs et les corriger si besoin. Je chante le « Resurrexi » de la messe de Pâques ; il écoute « religieusement », les mains sous son scapulaire, puis me dit : « C'est bien... Mais par contre là... et là... » Je pense alors au début du film « La grande vadrouille », lorsque Louis de Funès - alias Stanislas Lefort - dit aux musiciens de l'opéra de Paris qui viennent d'achever une répétition : « Merci messieurs, c'était bien, c'était très bien... Vous, c'était comme ci comme ça... Mais vous là-bas on ne vous entend pas... Ce n'était pas mauvais : c'était très mauvais. Reprenons... » Avec beaucoup de gentillesse et de patience, le père me fait remarquer nombre d'erreurs puis m'explique toute l'importance des mots latins qui possèdent tous un accent servant à structurer la pièce ; il me parle de « podatus », de « torculus » et emploie quantité de termes dont le sens m'échappe. Je lui avoue que je n'arrive pas à bien saisir toutes ses explications. Il continue sa « leçon » puis, avant de partir, va chercher un opuscule qui indique les figures que forment les groupes de deux, trois ou quatre notes carrées utilisées dans le grégorien ainsi que leurs noms respectifs. Le soir, dans ma chambre, je m'efforce d'apprendre tout cela par cœur et de tracer ces figures. Mais j'ai trouvé un autre livre : il donne les mêmes explications mais les complète par ce que, plus tard, je saurai être les « écritures neumatiques » médiévales des abbayes de Saint-Gall et de Laon. Passionnant ! Le lendemain, quand le moine vient me voir pour reprendre la leçon, je suis fier de lui montrer que je connais les noms des différents « éléments neumatiques » (groupes de notes), mais je l'étonne surtout lorsque je lui demande pourquoi le « podatus » (deux notes ascendantes) s'écrit d'une seule façon dans la notation carrée mais de plusieurs manières différentes dans la notation de Saint-Gall. Cette question marque le début d'une plongée dans ce que le chant grégorien a de plus beau, de plus génial, de plus subtil mais dont l'étude doit rester au service de la seule prière et non devenir matière à décortiquer les pièces à partir de principes musicologiques qui les rendraient inchantables par une assemblée et privées de toute leur sève spirituelle.

Du silence de contemplation au chant et du chant au silence de contemplation : tel est, j'en suis intimement persuadé, le seul moyen d'entrer dans le grégorien et de saisir sa fonction indispensable dans la liturgie.

Mais la découverte de ce chant dont le mode de création restera à jamais un grand mystère, même si l'on en connaît quelques « secrets de fabrication », va aussi devenir un motif de peine et de révolte : peine de le voir disparaître dans ma paroisse pour être rapidement remplacé par des chansons qui n'élèvent pas l'âme et ne laissent aucun souvenir dans les cœurs ; révolte contre un clergé qui célèbre à présent des messes d'où le sacré et la dignité sont évacués dimanche après dimanche.

Je finis par me demander si ces prêtres qui s'emploient à « disloquer » ainsi la liturgie ont un jour cru à ce qu'ils faisaient ; me revient alors en mémoire l'image de ces jeunes prêtres et de ces séminaristes de la cathédrale de Meaux : croyaient-ils à ces rites complexes qu'ils s'appliquaient à respecter ou avaient-ils déjà en tête de s'en affranchir ?

Lors de mes séjours suivants à Solesmes, j'étudie les textes de Vatican II ainsi que l'histoire et le sens de la liturgie. Rien que la lecture des documents se rapportant au Concile me confirme que nos prêtres qui se réclament de la « réforme liturgique » n'en ont rien compris et font, consciemment ou non, tout de travers. Leurs nouvelles façons de célébrer et qui ne sont en rien dans la ligne de ce qu'a demandé l'Église, quoi qu'ils prétendent, ne tiendront pas cinquante ans.

Ma paroisse n'est pas la seule à être sur la mauvaise pente : partout, dans les communes proches ou éloignées, les fidèles pratiquants sont contraints de participer à des messes qu'on semble souhaiter de plus en plus pauvres et qui sont le reflet d'une pastorale liturgique totalement chimérique.

Lorsque je fais état à M. le Doyen de ma lassitude d'avoir à accompagner à l'orgue des célébrations dominicales qui font le vide autour d'elles - y compris à la tribune où les choristes démissionnent les uns après les autres -, il me répond qu'il faut que les paroisses s'adaptent à ce que l'Église demande de faire depuis Vatican II.

S'adapter, oui ; mettre le désordre dans la liturgie, non ! Car ni le pape, ni le Concile, ni l'Église n'ont souhaité cela. Au demeurant, quand je fais référence aux documents conciliaires, la réponse est presque toujours la même : « Ça, c'est la lettre ; ce qui importe, c'est l'esprit de Vatican II qui est au-delà des mots. » Comme je sens bien que je ne parviendrai pas à convaincre qui que ce soit, surtout pas notre Vicaire qui organise des « messes pour les jeunes » avec l'aide de quelques adolescents qui « grattent » de la guitare devant leurs copines admiratives, je me dis que, décidément, je n'ai plus ma place dans l'église paroissiale. Et je donne ma démission : en plein repas de la Sainte-Cécile, je remets les clés de la tribune d'orgue à M. le Doyen et je quitte la table.

Aujourd'hui, près de 50 ans après ce « clash », il n'y a plus de chorale dans ma paroisse mais un petit groupe de choristes interparoissiaux ; le dimanche, il n'y a plus qu'une messe à l'ambiance qu'il est permis de qualifier de « sépulcrale », suivie par quelques fidèles d'un âge plutôt avancé (« Ce sont les derniers cathos dévastateurs » me dit toujours un ami) et, les jours de semaine, des messes d'enterrements où l'on entend les airs choisis par des familles qui, en dehors des funérailles d'un proche, ne mettent jamais les pieds à l'église et, partant, ne se soucient pas le moins du monde de ce que doit être la liturgie.

En été, c'est toujours, début juillet, le départ pour la Bretagne. Là aussi, à Trégastel, les messes prennent une bien curieuse allure. Le dimanche, elles se suivent et sont toujours bien fréquentées ; mais comme les fidèles - majoritairement des touristes - viennent d'horizons divers et donc de paroisses différentes, ils ne connaissent pas les chants qui sont à la mode dans le diocèse de Saint-Brieuc.

Quant au vieil harmonium, il a été remplacé par un petit appareil électronique qui est à l'orgue ce que les fleurs artificielles sont à un bouquet de fleurs naturelles. Je me souviens qu'une année, lorsque j'arrive à la chapelle, le nouveau Recteur nommé dans la paroisse me donne « le programme des chants ». Le chant d'entrée a pour titre : « Dans le soleil ou le brouillard. » Je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'agit là d'un cantique adaptable au temps breton puisqu'on peut tout aussi bien chanter : « Sous le crachin et les embruns... » Les assemblées sont de plus en plus muettes ; elles finiront par être de plus en plus clairsemées jusqu'à disparaître tandis que les messes, elles, finiront par tomber dans l'oubli.

Je suis donc devenu un organiste sans orgue en même temps qu'un catholique exaspéré qui n'a pas envie de voir sa tension artérielle augmenter chaque fois qu'il doit « subir »

une célébration marquée par la banalité et la déficience du cérémonial ajoutées à la mutilation systématique du rituel et à la stupidité des chants.

Heureusement, cette situation ne dure pas. Je reçois un matin un appel téléphonique du curé d'un village voisin ; il est à la recherche d'un organiste et a appris que j'étais libre le dimanche. Il me propose de venir le voir. Je lui explique ma position qu'il comprend très bien et me garantit qu'il se fait un devoir de respecter la liturgie et de conserver le chant grégorien autant que faire se peut. Me voici de nouveau « de service ».

De fait, les messes sont très bien célébrées dans les deux paroisses que dessert M. le Curé : la paroisse principale (1 000 hab.) où se trouve un orgue monumental de trois claviers à traction mécanique et la paroisse voisine (à peine 200 hab) qui dispose d'un petit orgue à traction pneumatique de deux claviers. Je joue ordinairement dans la petite paroisse mais il m'arrive de remplacer l'organiste titulaire de la paroisse principale ou bien, en semaine, d'aller m'exercer sur le grand orgue.

Tout va pour le mieux jusqu'au jour où M. le Curé m'annonce son départ : l'évêque le déplace dans une autre paroisse. Le nouveau desservant arrive ; nous l'accueillons au cours d'une messe que nous avons voulu solenniser mais qui, visiblement, l'agace. Durant toute la célébration, il fera bien sentir que la liturgie n'est pas « son truc » et se permettra même, au cours de son homélie, d'avoir des propos blessants à l'encontre des choristes qui n'ont pourtant pas ménagé leur peine pour mettre au point quelques belles pièces. Même la « Messe des Anges » que toute l'assemblée chante de bon cœur l'agace...

Une nouvelle fois, j'applique le sage conseil évangélique grâce auquel on s'évite bien des « prises de tête » stériles : je quitte les lieux en secouant la poussière de mes pieds (cf. Mt 10, 5-15).

Au milieu de ces péripéties, j'ai tout de même une grande satisfaction. Alors que je fais mes études à Strasbourg, j'apprends qu'un professeur de la faculté de Lettres, féru de chant grégorien, organise un week-end de formation. Comme il a besoin d'aide, je décide d'aller le voir pour lui proposer mes services. Affaire conclue.

La session commence et, parmi les personnes inscrites, je remarque quelqu'un de mon âge qui semble passionné par ce qu'il apprend. Au repas du soir, j'entame une discussion avec lui et, surprise, j'apprends qu'il est organiste à... Marmoutier. « Le » Marmoutier dont l'existence m'avait été révélée par la pochette du disque 33 tours reçu du temps où mes parents et moi étions à Montlouis-sur-Loire. Je me risque à lui demander : « Y a-t-il une possibilité de voir cet orgue ? » Réponse : « Bien sûr ; tu passes quand tu veux... Et pour le cas où je ne serais pas à la maison, je te montrerai où sont les clés de la tribune. Si tu veux jouer, il suffit de prévenir M. le Curé pour qu'il ne soit pas étonné d'entendre l'orgue et de trouver aux claviers quelqu'un qu'il ne connaît pas. »

Non loin de Saverne, l'abbatiale de Marmoutier, avec son impressionnante façade romane, est magnifique. La montée à l'orgue Silbermann, instrument datant du tout début du XVIIIe siècle, m'impressionne et me rend fébrile. Mon ami pousse une petite porte qui débouche au fond de la tribune : on arrive derrière le buffet d'orgue et l'on domine la nef ainsi que le chœur de ce qui fut autrefois l'église d'un couvent bénédictin.

Je prends place aux claviers que je reconnais immédiatement : ce sont bien ceux qui figuraient sur la pochette du disque qui m'avait été offert. Je choisis un jeu doux nommé « bourdon » et je fais quelques accords. Le chant du vénérable instrument se répand dans toute l'abbatiale avec une remarquable homogénéité.

Sans oublier les œuvres des maîtres de l'orgue de l'école germanique (Scheidt, Buxtehude, Hanff...) lesquels ont incontestablement conservé un style qui sied à la liturgie catholique, le toucher des claviers me fera découvrir la façon de traiter la musique française des XVIIe et XVIIIe siècles : il oblige à articuler les œuvres d'une façon spécifique qui fait ressortir leur noblesse si longtemps oubliée et qu'un maître comme Michel Chapuis s'efforce de faire redécouvrir au public en les jouant sur des instruments anciens qui ont miraculeusement échappé aux restaurations et aux adaptations de la fin du XIXe siècle visant à les mettre au goût du jour.

Que de moments inoubliables passés sur les claviers de cet orgue !

Pour le moment, je demeure encore un « organiste au chômage ». A vrai dire, ne plus pouvoir jouer ne me manque pas plus que cela... Je ne me sens pas le devoir d'accompagner des célébrations dominicales qui, sur le plan purement liturgique, sont déjà à bout de souffle et n'apportent rien au plan spirituel.

C'est pourtant une promenade à bicyclette, un dimanche après-midi, non loin de chez moi, qui va me conduire à reprendre du service. Je traverse un petit village que je ne connais que de nom et l'envie me prend de m'y arrêter pour visiter l'église paroissiale qui, vue de l'extérieur, n'offre rien de très original. Surprise : c'est un sanctuaire doté d'un magnifique mobilier baroque et où le vent dévastateur de l' « esprit du concile » (cet « anti-esprit », selon les mots du cardinal Ratzinger) ne semble pas avoir soufflé.

M. le Curé est là, dans le silence, disant son bréviaire. Je me risque à interrompre sa prière et nous discutons longuement : j'apprends qu'il aimerait bien trouver un organiste qui puisse soulager la personne qui, depuis de nombreuses années, assure l'accompagnement de tous les offices : messes, Saluts du Saint-Sacrement, vêpres... Tiens donc, les Saluts et les vêpres existent encore ici alors que partout ailleurs ils ont été supprimés au motif qu'il s'agissait de pratiques dépassées ? Je me propose de venir à la messe dans cette paroisse le dimanche suivant. Ce que je découvre me ravit : la liturgie est en tout point semblable à celle que j'ai vue à Solesmes mais, ici, avec ce cachet paroissial qui la rend populaire et attachante. A la tribune, quelques hommes chantent en alternance avec les fidèles de la nef ; en comparaison avec ce qu'on voit dans les églises des environs de plus en plus vides à mesure que l'on propose des célébrations « attirantes et conviviales », l'assistance est nombreuse et tous les âges sont représentés.

C'est entendu, je viendrai prêter main-forte à l'organiste du village, principalement les jours de fêtes. Mais très rapidement, je suis « engagé à plein temps » et je joue sur le petit orgue paroissial baroque d'un seul clavier. Ses possibilités sont limitées mais son charme est incontestable ; au point qu'une fois restauré (il était assez dégradé quand je l'ai découvert), il permettra l'organisation d'un « concert spirituel » annuel avec le concours de la petite chorale qui compte désormais une vingtaine de choristes (âge moyen : 18 ans) capables de chanter aussi bien le grégorien que des polyphonies. Sans oublier les cantiques traditionnels connus et aimés de tous.

Je resterai au service de cette paroisse simple et fervente jusqu'à la mise à la retraite du Curé. Celui-ci parti et comme il faut mettre la paroisse au diapason de la « pastorale d'ensemble », un nouveau prêtre est nommé pour prendre en charge plusieurs clochers. En le voyant arriver, je reconnais immédiatement en lui un échantillon représentatif de ces clercs dévastateurs dont les excentricités « liturgico-pastorales » n'ont finalement qu'un but : ôter aux fidèles toute envie et tout plaisir d'aller à la messe le dimanche. Comme je n'ai jamais eu vocation à suivre servilement un de ces clercs qui n'ont que l'expression « avenir de l'Église » à la bouche alors qu'ils s'emploient à corrompre la foi

catholique, je quitte à nouveau les lieux, totalement convaincu de la stérilité de ce qui se fait partout en se réclamant d'un concile - Vatican II - que seule une infime minorité de fidèles, clercs y compris, ont étudié et mettent en œuvre.

C'est durant ces années de dévastation liturgique que j'entre en contact avec le Cardinal Joseph Ratzinger nommé par le pape Jean-Paul II à la tête de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. Je « dévore » les livres qu'il publie et où il est question de liturgie : ses propos me réconfortent et me persuadent que ce que tout ce que m'ont appris les bénédictins de Solesmes est incontestablement ce que demande l'Église.

J'aurais l'occasion d'échanger de nombreux courriers avec le Cardinal et aussi de le rencontrer au Vatican où je découvrirai en lui un prêtre d'une extraordinaire simplicité, un prélat totalement dévoué à sa délicate mission que lui a confiée le Pape. Sa façon d'être me fera rapidement deviner qu'il y a quelque chose de « bénédictin » en lui : sa simplicité, et surtout son goût pour la liturgie conduisant à cette contemplation grâce à laquelle nous avons un avant-goût de cette liturgie qui se célèbre de toute éternité dans la Jérusalem céleste.

Joseph Ratzinger sera élu pape : une charge très lourde qu'il assumera avec courage « au milieu des loups » et dans une Église assaillie de toutes parts.

Nos échanges de courriers se feront progressivement plus rares puis cesseront lorsque Benoît XVI choisira de se retirer dans le silence du petit couvent « Mater Ecclesiae » : je me ferai un devoir de respecter son choix de vie qui, je le crois sincèrement, correspond si bien à son tempérament et à sa vocation.

6. EPILOGUE

C'est décidé : désormais, je ne jouerai de l'orgue que pour exprimer les mouvements de mon âme quand, dans une église, je peux servir la liturgie et m'adresser au Maître des lieux dans un « cœur à cœur musical ». C'est-à-dire quand la célébration ne m'interdit pas la prière et la contemplation.

Quand je suis seul dans un sanctuaire dont l'orgue m'est accessible, il m'arrive de chanter les Vêpres en m'accompagnant ; je me sens alors en communion avec les saints et les saintes de tous les temps, avec également Benoît XVI et les moines de Solesmes qui m'ont fait connaître la splendeur de la prière officielle de l'Église, et aussi avec tous ces fidèles qui ont souffert d'être bernés par un clergé appliqué à vider la liturgie de son contenu jusqu'à la réduire à une coquille vide.

À l'opposé, je me sens de plus en plus loin de ces nombreux pratiquants qui ont accepté dans une sorte d'asthénie toutes les déviations liturgiques leur permettant d'être à l'aise même au milieu de l'effondrement des paroisses.

Il m'arrive parfois de repenser aux séminaristes et à ces jeunes prêtres que je voyais à la cathédrale de Meaux : ils furent de cette génération qui, après Vatican II, a saboté cette liturgie romaine qu'ils respectaient - ou faisaient semblant de respecter - avant le Concile. Je me demande à présent : combien de ces prêtres avaient réellement la vocation ? Combien de ces prêtres sont restés fidèles à leurs engagements pris le jour de leur ordination en recevant des mains de leur évêque la patène et le calice ? Combien ont servi la liturgie avec la constante application que requiert le culte rendu à Dieu ?

Jouer de l'orgue et me mettre au service de la liturgie, écouter différentes assistances dominicales et être attentif à leurs évolutions qui se sont faites au gré des étrangetés et des fantaisies imposées par tel ou tel célébrant, où que ce soit, m'aura permis de deviner très vite que l'Église, telle qu'elle était imaginée bien avant la clôture de Vatican II par quelques clerics idéologues, allait connaître une crise d'une rare ampleur.²

Aujourd'hui, la crise est là : en France (mais pas que), on assiste à une chute des vocations et à un effondrement généralisé de la pratique dominicale sans précédents. Désormais, les paroisses peuvent très facilement se passer des services d'un organiste puisqu'on n'y célèbre plus guère de messes, en dehors des enterrements et des mariages où il s'agit juste de produire un fond sonore sans rapport avec la liturgie mais qui doit avant tout « plaire aux familles » peu pratiquantes et s'adapter au sentimentalisme ambiant.

Aux dernières nouvelles, même en Alsace, le « pays des orgues », les organistes se font rares. On en trouve encore, mais ce sont bien souvent des artistes de concerts pour lesquels la liturgie n'a aucune espèce d'intérêt et ne nécessite pas même de connaissances particulières. S'ils acceptent de jouer durant une messe dominicale « interparoissiale » ou lors d'un mariage, et d'accompagner n'importe quel cantique de facture médiocre, c'est uniquement pour avoir le droit d'accéder à l'orgue en semaine afin de pouvoir s'y exercer. C'est d'ailleurs à ces moments-là, et non durant les offices, qu'on a le plus de chance d'entendre de la bonne musique. Quant aux véritables « organistes liturgiques », ceux qui, dans les petites paroisses, sans être des virtuoses hors pair, savaient servir le culte divin dans la discrétion et avec un sens inné de la prière, ils se sont peu à peu retirés ; soit qu'ils ont été déçus - à juste titre - par les liturgies diocésaines, soit qu'ils ont été poussés à céder

² Lire le livre de Mgr Nicola BUX, *Come andare a messa e non perdere la fede*, ed. Piemme, Segrate (I), 2010. Titre en français : comment aller à la messe sans perdre la foi.

leur place à des artistes pour lesquels les modes futiles et l'originalité mouvante offrent davantage d'intérêt que l'attachement aux valeurs permanentes de la liturgie.

Il m'arrive encore - rarement, il est vrai - d'accompagner une messe. Mais c'est uniquement quand je connais le célébrant et que je sais qu'il respectera la liturgie et donnera au chant grégorien la première place.³ Car, depuis que je suis allé pour la première fois à l'abbaye de Solesmes, je reste intimement persuadé que c'est d'abord par l'écoute du chant grégorien qu'un organiste peut comprendre, à condition de savoir saisir les choses de l'intérieur - avec les oreilles du cœur -, comment il convient de servir la prière liturgique de l'Église.

Pour paraphraser Joseph Samson (1888-1957), célèbre Maître de chœur de la cathédrale de Dijon, je crois qu'il faut dire et répéter que toute musique d'orgue et tout chant dont la valeur expressive n'égale pas celle du silence invitant à la contemplation sont à proscrire du culte divin.

³ « Le résultat auquel a abouti le mouvement promu par Mgr Lefebvre peut et doit être une occasion pour tous les fidèles catholiques de réfléchir sincèrement sur leur propre fidélité à la Tradition de l'Église, authentiquement interprétée par le Magistère ecclésiastique, ordinaire et extraordinaire, spécialement dans les Conciles œcuméniques, depuis Nicée jusqu'à Vatican II. De cette réflexion, tous doivent retirer une conviction renouvelée et effective de la nécessité d'approfondir encore leur fidélité à cette Tradition en refusant toutes les interprétations erronées et les applications arbitraires et abusives en matière doctrinale, liturgique et disciplinaire. » S. Jean-Paul II, Lettre apostolique *Ecclesia Dei adflicta*, 2 juillet 1988.